
Duval, AndreStudies

1909

Biography

Follow this and additional works at: https://via.library.depaul.edu/vdpstd_duv

Recommended Citation

Biography.

https://via.library.depaul.edu/vdpstd_duv/2

This Article is brought to you for free and open access by the Studies at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Duval, Andre by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

MÉMOIRES
SUR LA VIE DE VÉNÉRABLE ET DISCRÈTE PERSONNE
ANDRÉ DUVAL

par

Louis-Denis-Côme GUÉRITEAU
Procureur au Baillage de Pontoise

AVERTISSEMENT

Robert DUVAL, fils de Michel Duval, avocat, et de Françoise de Machy, docteur de la Maison et Société de Sorbonne, professeur royal, a écrit la vie du V. André Duval, son oncle. Son manuscrit est déposé dans la Bibliothèque des Dames Carmélites de Pontoise. Cet ouvrage dont j'ai eu la communication, m'a mis à portée de faire l'extrait des principales actions de la vie de vénérable André Duval Docteur. J'ai cru devoir supprimer les passages d'écriture sainte, et les longues tirades de morale qui sont dans le manuscrit qui compose un assez gros volume in-quarto.

Je ne dois pas dissimuler que j'ai fait quelques augmentations qui ne sont point dans le manuscrit. J'ai cité les auteurs auxquels j'en suis redevable.

J'avoue qu'il me paraît surprenant que la vie du V. André Duval n'ait pas été imprimée tandis qu'on a vu paraître celle de M. Robert Guériteau aussi docteur en théologie et fondateur des Ursulines de Mantes, son ami et son compatriote, qui n'est pas à beaucoup près aussi intéressant.

Quoi qu'il en soit, je me suis livré à cet ouvrage avec d'autant plus de plaisir que j'ai l'avantage d'être allié du côté de mon épouse à la famille de MM. Duval. C'est à cette alliance que je suis redevable de plusieurs anciens titres qui concernent cette famille, et de la possession d'un des portraits d'André Duval, peint par Michel Ange.

J'ai aussi celui d'Anne Duval, fille de Jean-Baptiste Duval [32] médecin et de Marie Blouin, née au mois de mai 1666 et qui, le 2 août 1682 sous le nom d'Anne-Marie du Saint-Esprit, prit l'habit de carmélite à Pontoise, fit profession l'année suivante et mourut au dit monastère, le 24 juillet 1727.

C'est dans le manuscrit de Robert Duval que j'ai retrouvé les armes du Vénérable André Duval son oncle, qui portait d'azur à un chat-huant posé sur un croissant, en pointe, et surmonté en chef d'un autre croissant mais bien plus petit ; on lit au bas l'inscription suivante : *lauri plus quam auri*.

Il paraît que la famille de MM. Duval a depuis ce temps, fait changer ces armes ; ils portent aujourd'hui d'azur au chat-huant au milieu, au chef de gueules à trois croissants d'or.



Le vray portrait de V. André du Val, Docteur de Sorbonne, Professeur du Roy en Theologie, Doyen de la sacrée Faculté de Paris; l'un des trois premiers superieurs des Religieuses Carmelites en France; lequel apres auoir remply l'Eglise de lodeur de ses vertus, et des fruits de sa doctrine deceda le 9 de Septembre en lan 1638. âgé de 74 ans, 7 mois, 22 iours.

"Le bon Monsieur Duval..."

MÉMOIRES
SUR LA VIE DE VÉNÉRABLE ET DISCRÈTE PERSONNE
ANDRÉ DUVAL
PROFESSEUR DU ROY EN THÉOLOGIE
DOYEN DE LA SACRÉE FACULTÉ DE PARIS
ET L'UN DES TROIS PREMIERS SUPÉRIEURS DES RELIGIEUSES CARMÉLITES DE FRANCE

Louis-Denis-Côme GUERITEAU
Procureur au Baillage de Pontoise

André DUVAL naquit à Pontoise le 15 janvier 1564. Son père se nommait M Robert Duval, avocat en parlement, et sa mère Nicolle d'Eaubonne ; ils étaient catholiques et d'une famille très estimée.

Malgré la rigueur du froid excessif, André Duval fut baptisé le jour de sa naissance.

Robert Duval avait fait ses études de droit à Poitiers, où il y avait alors beaucoup de luthériens ; il revint ensuite à Pontoise. Les Huguenots étaient campés aux environs de Saint-Denis en France, le bruit courut qu'ils étaient en marche pour assiéger Pontoise.

Robert Duval, avant d'aller à la défense des remparts qu'on croyait qui allaient être attaqués, dit à son épouse : «Je m'en vais très incertain si je reviendrai, mais très certain que l'Église romaine, en laquelle nous avons toujours vécu, est la seule véritable hors de laquelle il n'y a point de salut. Je vous prie, et aussi j'entends et je veux que vous ayez soin de nourrir et entretenir en icelle, et selon sa doctrine, les enfants que Dieu nous a donnés ».

En 1566 le Connétable de Montmorency défit les Huguenots, et Pontoise fut préservé de leur fureur. Robert Duval craignant que les erreurs des Luthériens ne fussent adoptées dans sa patrie, alla à Moulins où l'Assemblée des notables du royaume se tenait.

Il porta la parole à ce sujet au Roi Charles IX, et au grand [34] Cardinal de Bourbon. Ils furent l'un et l'autre étonnés de la force des

raisons et de l'éloquence d'un homme qu'ils trouvaient content de sa condition, qui était exempt d'ambition et qui ne désirait point augmenter sa fortune ni celle de sa famille.

André Duval, son fils, fit ses premières études au Collège de Pontoise ; il se rendit ensuite à Paris pour les continuer. Il dédia ses thèses de philosophie à M. le Cardinal de Gondy, archevêque de Paris, qui était alors abbé de St-Martin lez Pontoise. Robert Duval père d'André, jouissait de toute la confiance de ce cardinal qui lui avait confié le soin des affaires relatives à la dite abbaye.

Tel fut le premier protecteur d'André Duval. Après son cours de philosophie, où il s'était beaucoup distingué, il fut incertain sur l'état qu'il devait embrasser. D'abord il se livra à l'étude du droit, mais ensuite il combla les vœux de son père en se déterminant pour le sacerdoce. Il acquit également beaucoup de réputation dans son cours de théologie, car il fut nommé le premier de tous ceux qui avaient fait la licence avec lui. Ce fut à cette occasion que Philippe de Gamaches, alors bachelier en théologie, fit cette heureuse anagramme sur son nom, *Andreas Duval, Laurus ei danda*. Il reçut le bonnet de Docteur des mains du Cardinal de Plaisance que le pape Clément avait envoyé en France en qualité de légat.

André Duval eut quelque temps envie d'entrer dans une congrégation religieuse. Agité par ce doute, il ouvrit au hasard le Nouveau Testament, et il y trouva ces paroles : *Cæpit ædificare, et non potuit consummare*. D'où il conclut que sa vocation ne devait pas être pour l'état monastique ou régulier.

Les bénéfices ne firent aucune impression sur son cœur ; il refusa le grand archidiaconé de Limoges qui valait près de 1000 écus, la théologale de l'église cathédrale d'Amiens et la cure de St-Germain l'Auxerrois à Paris, dont on lui avait envoyé la désignation sans l'en prévenir.

Il prêcha 18 carêmes entiers dans les plus célèbres chaires des églises cathédrales de Rouen, Nantes, Amiens et Paris. Les princes et les grands de la Cour furent tellement touchés de son éloquence qu'ils en rendirent compte à Henri IV qui vint l'entendre en l'église de Notre-Dame à Paris. Le roi fut très satisfait et en sortant de l'église, il dit à M. le Cardinal du Perron qui n'était alors qu'évêque d'Évreux : «Voilà une personne telle qu'il faut pour être évêque», et le demanda à la Cour. [35]

Suivant les ordres du roi, l'évêque d'Évreux engagea Duval à s'y rendre, mais -celui-ci s'en excusa honnêtement, parce qu'il regardait le séjour de la Cour comme dangereux.

Pour arrêter les progrès de l'hérésie, il proposa à M. du Perron, évêque d'Évreux, et à M. de Harlay, surintendant des Finances qui lui devait sa conversion à l'Église romaine, d'établir deux lecteurs de théologie en Sorbonne. Henri IV approuva ce projet, et il nomma André Duval et Philippe de Gamaches pour premiers lecteurs et professeurs royaux en Sorbonne.

Duval engagea Madame Simier, personne de très grande considération, à faire une fondation pour l'assistance des criminels qui sont condamnés à mort ; c'est depuis ce temps qu'on les voit assistés par un docteur en Sorbonne jusqu'à la fin du supplice.

L'assassinat imprévu commis, le 14 mai 1610, en la personne d'Henri le Grand, causa des troubles et apporta des changements dans le royaume. Incontinent après le supplice du parricide Ravaillac, le Parlement ordonna une Assemblée de Sorbonne pour délibérer sur le renouvellement de l'ancien décret contre les maximes des Jésuites qui enseignaient entre autres choses, qu'il était permis et qu'il y avait même du mérite à entreprendre sur la vie des rois.

La Sorbonne renouvela son décret le 4 juin 1610, mais il ne fut point publié dans aucune paroisse soit de la capitale, soit du royaume. Un nouvel ouvrage du Cardinal Bellarmin, sur la puissance du pape dans les choses temporelles, fut condamné par un arrêt du Parlement du 26 novembre 1610 sur les conclusions de M. Servin, avocat-général ; on fut obligé de surseoir l'exécution de cet arrêt, qui d'un côté augmenta l'animosité des partisans de la Cour de Rome et du Cardinal Bellarmin ; et de l'autre, de ceux de la souveraineté des rois.

Edmond Richer né à Chource, petite ville, dans le diocèse de Langres, grand maître et principal du Collège du Cardinal Lemoine à Paris, devenu syndic de la Faculté de Sorbonne, s'efforça vainement d'empêcher que l'on ne soutînt dans les thèses, rien de contraire aux libertés de l'Église gallicane, comme l'avaient fait les Jacobins et les Dominicains, et il composa un livre sur la *Puissance ecclésiastique et politique*.

Le Pape fut tellement piqué de cet ouvrage qu'il écrivit à la Reine pour lui demander justice à cet égard ; il fit plus, il refusa toute audience à l'ambassadeur de France jusqu'à ce qu'on lui ait fait [36] raison du syndic Richer et de son livre. Elle fut obligée d'accorder aux prélats la permission de le censurer.

Le Cardinal du Perron les rassembla tous chez lui le 13 mars 1612 pour déclarer la censure qui avait déjà été faite chez lui le 16 février précédent. Elle fut publiée dans toutes les paroisses de Paris le dimanche suivant 18 mars.

Cette publication fit d'autant plus de sensation que la censure avait été signée par tous les prélats excepté Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans. Aussitôt les religieux et surtout les Mendians, à l'envi des ecclésiastiques séculiers, se déchaînent contre le livre de Richer, que les Huguenots, disait-on, avaient fait traduire en français, et qui se vendait très publiquement au village de Charenton près Paris. Le Père Cotton, jésuite, et plusieurs autres de cette Compagnie, répandirent par tout le royaume la censure des prélats.

De tous les ouvrages qui parurent alors contre le livre de Richer, celui que le Docteur Duval publia sous le titre d'*Elenchus*, fut celui qui fit le plus de bruit. Il l'avait composé à la sollicitation de l'Évêque de Paris, qui fut depuis Cardinal de Retz, et à celle du président Séguier.

Il réfuta le système de Richer avec tant de succès et d'applaudissements, que le Pape ordonna au Cardinal de Bonzi, premier aumônier de la reine-mère, et au cardinal Arragoni, chef d'une congrégation de cardinaux, de lui écrire avec éloges. Les cardinaux de Joyeuse, du Perron et plusieurs autres prélats remercièrent également le Docteur Duval.

Richer fut destitué du Syndicat par lettres-patentes du 27 août 1612 qui furent mises à exécution par deux huissiers du Conseil privé. En 1616 Duval fit de nouveaux efforts pour engager Richer à expliquer son livre de la *Puissance ecclésiastique et politique*, mais celui-ci s'en défendit sous des prétextes frivoles et écarta par cette voie les moyens que le Docteur Duval employait pour se réconcilier avec lui. Il avait cet objet tellement à cœur qu'ils eurent une entrevue le 19 octobre 1617 au Collège d'Arras ; mais il fut trompé dans ses espérances ; Richer refusa toute conciliation et M. de Montholon, conseiller d'état et intendant de la Maison de Montpensier, ne fut pas plus heureux.

Duval crut devoir essayer de vaincre le refus opiniâtre fait par Richer d'expliquer son livre : en 1618, après la mort du Cardinal du Perron, le cardinal François de la Rochefoucauld fut choisi pour [37] être grand aumônier de France. La même année Henri de Gondi reçut le bonnet de cardinal et prit le nom de Retz. Ces deux cardinaux furent appelés au Conseil du roi. Enfin en l'année 1620 Richer se détermina à donner une déclaration sur son livre, et même à la porter au Docteur Duval pour la lui faire examiner, la communiquer ensuite au Cardinal de Retz et aux Docteurs de Gamaches et Hébert qui avaient été nommés pour connaître de cette affaire.

Il paraît que le Cardinal de Retz, de Gamaches, le grand pénitencier Hébert, le Cardinal de la Rochefoucauld, le nonce du pape et le Docteur Isambert professeur en théologie, refusèrent d'adhérer à cette réclamation pour plusieurs raisons, parce qu'elle ne contenait qu'une rétractation indirecte.

Richer prévint bien qu'on épuiserait toutes les sollicitations auprès de lui, il n'ignorait pas d'ailleurs, les dispositions des cardinaux de Retz et de la Rochefoucauld qui avaient tout le crédit possible au Conseil du Roi ; il alla trouver le garde des sceaux du Vair, qui lui dit qu'il devait signer et approuver tout ce que le nonce du pape et les cardinaux exigeaient de lui pour assoupir les divisions de l'école de Sorbonne.

Richer voulut insister en lui représentant qu'il s'agissait de retenir ou de condamner les maximes de l'ancienne doctrine de Sorbonne. Le garde des sceaux lui répliqua qu'il ne devait pas être plus sage que le temps : que si la Sorbonne actuelle ne pensait pas comme elle l'avait fait autrefois, et que si ses collègues étaient de l'avis du nonce et des cardinaux, il devait leur donner les mains. Enfin en 1623 Richer se détermina à rayer une des clauses insérées dans sa déclaration, et le Cardinal de la Rochefoucauld assembla dans son hôtel de Ste Geneviève les évêques d'Angers, de Nantes et de Dardanie avec Philippe de Gamaches et Charles Loppé grand maître du Collège de Navarre, pour examiner de nouveau son livre.

Pendant ce temps, André Duval essaya encore de se réconcilier avec Richer, auquel il fit dire qu'il pouvait supprimer dans la déclaration la clause où il faisait mention de la doctrine de l'ancienne école de Paris. Enfin il n'oublia rien pour se concilier ses sentiments, mais Richer persista dans son refus qui avait déjà occasionné tant de troubles et de divisions ; il alla même plus loin, car en 1625 ii fit une protestation contre la surprise et la violence qu'on pourrait lui faire pour arracher de lui une rétractation. [38]

Enfin, en 1629, le cardinal de Richelieu entreprit de pacifier la Sorbonne et de réduire Richer. Ce cardinal, à la sollicitation d'André Duval, avait fait récemment rétablir la Maison de Sorbonne par Le Mercier, habile architecte de Pontoise les mesures de ce méchant Collège étaient devenues un palais superbe. Plusieurs docteurs, du nombre desquels était André Duval, vinrent chez le Cardinal pour le remercier. Il les assura que son intention était de rendre la Sorbonne plus florissante qu'elle n'avait jamais été, et faire revenir les deux partis qui la divisaient, de leurs extrémités; qu'à cet effet il fallait que chacun relâchât quelque chose de son côté. Il envoya au mois de novembre Charles Talon, curé de St Gervais, chez Richer, pour exiger de ce dernier une déclaration qui pût pacifier la Sorbonne.

M. Talon, avocat général, Édouard Molé, procureur général, et presque tout le Parlement, désiraient que Richer donnât la déclaration qui lui était demandée. Le Cardinal de Richelieu en composa le modèle avec le Docteur Duval. Talon curé de St Gervais, conduisit Richer en carrosse chez le Cardinal de Richelieu, où il se plaignit du Docteur Duval, mais le Cardinal lui dit qu'il fallait pardonner son zèle. Enfin après bien des difficultés, Richer signa la déclaration, après que le Cardinal lui eut observé que ce n'était pas assez de la langue et la main, mais qu'il fallait encore le cœur qu'il ne voulait pas qu'on l'accusât de l'avoir contraint à donner cette déclaration. Richer la réitéra devant deux notaires au Châtelet.

Après avoir ainsi satisfait le Cardinal de Richelieu et le Cardinal de Bagny, nonce du Pape en France, Richer reçut une visite du Docteur André Duval qui le félicita sur sa réunion, le pria d'oublier tout le passé, l'embrassa tendrement, lui demanda part dans ses prières, l'assurant de ne l'oublier jamais dans toutes les siennes. Richer le reçut avec une affection très sincère ainsi que quelques autres docteurs qui vinrent le voir quelques jours après.

Le Cardinal de Richelieu avait fait dresser par le Père Joseph une relation en latin de ce qui s'était passé chez lui au sujet de la dernière déclaration de Richer. Le Garde des sceaux, M. de Marillac, l'avait fait distribuer à la cour et à la ville. Tel fut le motif qui détermina Richer à faire imprimer une protestation contre sa déclaration. Le Cardinal fut très irrité de ce procédé.

Adrien Baillet, bibliothécaire de M. le Président de Lamoignon, [39] auteur de la vie de Richer, imprimée à Liège en 1714, dit que le Père Joseph, à l'aide de deux assassins, fit signer par Richer une rétractation sans lui donner le temps ni de se reconnaître, ni même de la lire ; que, pour parvenir à se la procurer plus facilement, le Cardinal de Richelieu avait donné une maison en ville au Père Joseph ; qu'un notaire apostolique fut envoyé par le pape à Paris où il logea chez le Père Joseph ; que pour mieux s'assurer de la déclaration qu'on voulait arracher de Richer, le Docteur Duval était venu chez ce dernier pour l'inviter à dîner chez le Père Joseph avec deux ou trois amis communs, pour conférer sur quelques points de controverse sur lesquels le Cardinal de Richelieu désirait avoir son sentiment.

Cet auteur (Adrien Baillet) est un de ceux qui ont le moins ménagé la mémoire d'André Duval. On cessera d'en être surpris lorsqu'on saura que l'auteur avoue ingénument que le public est redevable de la vie de Richer à un ami de cet illustre défunt et qu'elle ne pouvait paraître dans un temps plus convenable. Et quel était cet ami qu'on ne nomme point ? Sans doute un ennemi d'André Duval. Quant aux circonstances convenables, on les devine facilement.

En la même année 1626, Santarel, jésuite, publia un livre dont plusieurs propositions furent, par un arrêt solennel, déclarées scandaleuses, fausses, séditeuses, tendant à la subversion des puissances souveraines ordonnées et établies de Dieu, et au soulèvement des sujets contre leur prince. Le livre de Santarel fut lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice ; il y eut des défenses de l'imprimer et exposer en vente à peine de crime de lèse-majesté.

L'Université avait censuré cet ouvrage, mais la plus grande partie des prélats le protégeait. Il n'en fallait pas davantage pour exciter de nouveaux troubles en Sorbonne dont tous les membres étaient partagés d'opinion. En effet tous les docteurs n'avaient pas censuré le Père Santarel, et il y en avait beaucoup parmi eux qui cherchaient à rendre illusoire la censure de leurs confrères. Néanmoins le pape Urbain VIII, selon les témoignages de Robert Duval, docteur en théologie, et lecteur du roi en Sorbonne, qui a composé des mémoires sur la vie du Docteur André Duval son oncle, désapprouva l'ouvrage de Santarel et s'en plaignit vivement à Louis XIII, auquel il demanda le secours de son autorité. Ce fut à cette occasion que le même pape envoya un bref à André Duval.

[40]

Celui-ci présenta une requête au Roi et au Cardinal de Richelieu ; il sollicita très vivement M. de Marillac, Garde des sceaux. Mais le Roi pour apaiser les troubles, députa M. Cospéau, docteur et alors évêque de Nantes, en Sorbonne.

Le Parlement voulut prendre connaissance de cette affaire ce fut à cette occasion que le président Le Jay et quatre conseillers de la Grande Chambre, députés par la Cour, se transportèrent en Sorbonne.

Il paraît que ces commissaires dressèrent alors un procès-verbal. Le Docteur Duval fit paraître en cette occasion sa prudence, sa force, son humilité, son zèle et sa constance.

L'auteur d'un ouvrage intitulé «La Tradition des faits qui manifestent le système d'indépendance que les évêques ont opposé dans les différents siècles aux principes invariables de la justice souveraine du Roi sur tous ses sujets indistinctement, et la nécessité de laisser agir les juges séculiers contre leurs entreprises pour maintenir l'observation des lois et la tranquillité publique», cet ouvrage imprimé pour la seconde fois à Paris en 1753, fait mention du procès-verbal dressé par le président Le Jay et les quatre conseillers ; il assure qu'il est fort curieux et la relation encore davantage.

«Duval, dit-il, à la page 224, l'âme damnée du nonce et des prélats, y joue un grand rôle. Ce fanatique s'emporta jusqu'à dire que si la censure était bonne, le Pape était l'Antéchrist.

Le président Le Jay l'interrompit et lui ordonna de déclarer nettement s'il approuvait la doctrine de Santarel Duval répondit qu'il la condamnait comme détestable et pernicieuse. Durand, l'un des conseillers, lui demanda pourquoi il ne voulait pas qu'une doctrine qu'il jugeait lui-même détestable et pernicieuse, fût qualifiée erronée et contraire à la parole de Dieu ; Duval répliqua qu'elle était détestable *in moribus*, mais qu'elle n'était pas erronée *in doctrina*.

C'était, continue l'auteur, sous des prétextes aussi impertinents, que les ecclésiastiques couvraient leurs emportements contre les censures de la doctrine de Santarel qu'ils n'osaient pas avouer hautement ; mais on voyait bien que ces emportements ne venaient que de leur attachement bien réel à cette doctrine.

Les commissaires furent enfin obligés d'imposer silence à Duval. C'était l'enfant perdu et l'organe des partisans de la Cour de Rome. Ils faisaient tous les jours de nouveaux actes de [41] désobéissance et d'infidélité envers leur souverain ; et loin d'être punis, ils accablaient par leur crédit, ceux qui s'exposaient à tout pour servir le Roi et l'État ».

Cet auteur a souvent cité M. Baillet dont nous avons parlé. Il prend à tâche comme lui de maltraiter particulièrement le Docteur André Duval. L'époque à laquelle son ouvrage a paru indique suffisamment que dans ce temps, en 1753, la France était divisée par la guerre intestine du Jansénisme.

Ce fut à peu près immédiatement l'affaire de Santarel finie, qu'on voulut contester aux ordres religieux dont les membres étaient docteurs de Sorbonne, le droit de dire leurs avis, pour ce qui concerne la doctrine.

Duval représenta à M. Molé, alors procureur général, et depuis premier président du Parlement de Paris, que le projet de cette exclusion était absolument injuste. Il parla également de cette affaire au Cardinal de Bérulle qui était déjà dans le ministère, au cardinal de Richelieu et à M. de Marillac. Louis XIII protégea les droits des religieux, et par arrêt du Conseil du 12 novembre 1626, il ordonna le rétablissement des docteurs religieux.

André Duval contribua beaucoup à l'établissement de la Congrégation des Bénédictins réformés. Il fut du nombre des arbitres qui statuèrent sur le différend qui existait entre eux et les anciens religieux de la Maison des Blancs Manteaux.

Le Cardinal de la Rochefoucauld ayant été commis par le Pape pour la réforme des ordres de Saint-Augustin, de Saint-Benoît et de Cîteaux, choisit André Duval pour coopérer avec lui à cette réforme. Il y eut un conseil extraordinaire assemblé, par ordre du Roi, aux Bernardins à Paris. M. le Chancelier, plusieurs prélats c Conseillers d'État, M. Lescot, docteur de Sorbonne et depuis évêque de Chartres, composaient ce Conseil auquel le Docteur Duval fut admis. Ce fut alors que le Cardinal de Richelieu fut élu abbé et chef général de l'ordre de Cîteaux.

Il s'éleva des troubles parmi les religieux de la congrégation du Tiers Ordre de St. François. Le cardinal Barberin, alors légat en France, était un de ceux qui pouvaient plus efficacement remédier au désordre ; il commit André Duval, M. Hébert ci-devant pénitencier de l'Église de Paris et alors archevêque de Bourges, et le Père Billistain jésuite, pour être juges de ce différent qu'ils terminèrent avantageusement. [42]

Lorsqu'il fut question d'expulser les jésuites du Royaume, le Docteur André Duval s'y opposa fortement. Il alla à cet effet au Palais de l'Abbaye de St. Germain des Prés, parler au Cardinal de Bourbon et le prier d'intercéder auprès d'Henri IV pour que le projet n'eut pas lieu. Il s'opposa cependant au dessein que le Cardinal de Richelieu avait formé de réunir les Collèges des Cholets du Mans et de Marmoutiers au Collège de Clermont.

Saint Vincent de Paul, instituteur et supérieur général des prêtres de la Mission, a dit plusieurs fois que sa Compagnie devait une bonne partie de son origine et de son institution au Docteur Duval.

Celui-ci contribua aussi beaucoup à la fondation et au gouvernement des Carmélites de la Réforme de Ste Thérèse en France.

Il fut un des premiers à qui Mademoiselle Acarie, depuis nommée la Bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, communiqua des vues pour la fondation de cet Ordre. MM. de Bérulle, Duval et Gallement furent élus pour les trois premiers supérieurs de cet Ordre. M. de Bérulle alla chercher des religieuses en Espagne à l'effet d'introduire leur règle en France. Le pape Clément XIII avait donné à cet effet la Bulle d'érection de cet Ordre en France et de sa première fondation au monastère de Notre-Dame-des-Champs, au Faubourg St. Jacques, à Paris.

André Duval parvint à fonder un pareil couvent à Pontoise en 1604. Il acheta de ses deniers la première maison où logèrent les Carmélites. Madame de Bréauté qui avait renoncé aux grandeurs de la Cour et qui s'était donnée à Dieu dans cet Ordre, donna la rente et le revenu annuel pour cette fondation. La mère Anne de Saint-Barthélemy fut conduite à Pontoise où André Duval donna l'habit de N.-D. du Mont Carmel à plusieurs demoiselles de la ville. Il alla ensuite Rouen, Gisors et Amiens pour y fonder de pareils établissements. Dijon, Beaune et Châlon-sur-Saône lui sont encore redevables à cet égard.

Il travailla à rétablir l'exacte, observance dans les abbayes de Montmartre et de Montivilliers, qui s'étaient relâchées pendant les guerres civiles. L'Hôtel-Dieu de Paris et celui de Pontoise reçurent les premières de ses prédications. Il dressa les constitutions des Hospitalières de Paris qui ont fondé l'Hôpital de la Charité, pour les pauvres femmes malades. L'assiduité et la promptitude avec laquelle il se livra à ce travail, par l'invitation de l'Archevêque de [43] Paris, furent cause qu'il perdit le mouvement de l'un de ses doigts pendant un certain temps.

Angélique Arnauld, abbesse de Port Royal, fut envoyée à l'abbaye de Maubuisson près Pontoise, pour y rétablir l'ancienne discipline. Elle éprouva des obstacles et des contradictions, mais assistée des conseils d'André Duval, elle remit tout en ordre. M. Boucherat, abbé de Cîteaux, y contribua aussi beaucoup.

André Duval rendit aussi de grands services à la congrégation des Ursulines. Mademoiselle de Sainte-Beuve fonda un couvent de cet Ordre à Paris. Il fut quelque temps supérieur de cette communauté : il leur proposa ensuite M. Charton, originaire de Pontoise, docteur en théologie et grand pénitencier de l'Église de Paris, qui les gouverna avec beaucoup de soin.

André Duval ne fut pas moins utile aux Ursulines de Pontoise. Il pressa M. de Montholon, intendant, et le Cardinal de Joyeuse qui avaient conçu le projet de former cet établissement à Pontoise, de le réaliser. En 1616 le Cardinal fit cette fondation, fournit une dot de 1200 livres pour instruire la jeunesse, et André Duval amena de Paris les religieuses qui devaient former cette communauté. L'église fut dédiée en 1630 par M. Puget, évêque de Notre-Dame de Marseille.

M. le président Séguier fonda à Paris l'hôpital de la Miséricorde. Il affectionnait tellement le Docteur André Duval qu'il le choisit pour être l'un des trois directeurs et administrateurs de cette maison.

M. de Sancy, surintendant des Finances, s'adressa à lui pour sa conversion et lui fit sa première confession générale ; il en reçut l'absolution sacramentelle.

La vertu d'André Duval était si connue et la confiance qu'il avait méritée le firent appeler par le Président Séguier et par le Grand-maître des Eaux et Forêts de France pour les disposer et les exhorter à la mort.

Tant de travaux et de voyages affaiblirent la santé d'André Duval qui, dès son enfance, courut les risques de perdre l'ouïe par un noyau de cerise qui était entré ou qu'on avait jeté dans son oreille. Il éprouva, pour cela, une opération qui fut si douloureuse et si violente que, depuis ce temps, il conserva beaucoup de difficulté à entendre.

Il avait d'ailleurs beaucoup souffert des misères publiques qui [44] existaient à Paris pendant le temps de son baccalauréat ; il avait éprouvé une fièvre quarte qui l'avait tourmenté pendant 7 ou 8 mois. Il avait eu ensuite, à l'aine, un abcès qui lui causa de longues et de cuisantes douleurs. Il souffrit une nouvelle opération. Ce mal détruit en apparence, dégénéra en coliques dont il fut attaqué jusqu'à sa mort.

Au mois d'avril 1637, il fut assailli par une fièvre ardente qui minait son corps délicat et sensible. Il conserva cette maladie pendant quinze mois; enfin, sa dernière heure approchant, il perdit entièrement l'usage de la vue le 7 septembre, trois jours après la naissance de Louis XIV, pour laquelle il avait adressé au ciel de ferventes prières.

M. Duval disait à l'occasion de sa surdité et de la perte de sa vue : *Surdi ridiculi, cæci miseri*. Prévoyant que sa dernière heure n'était pas éloignée, il remit à Robert Duval son neveu, aussi docteur en théologie et lecteur du Roi en Sorbonne, la clef d'un petit coffre où était son testament.

Peu de temps après il tomba en apoplexie. M. Hardivillers, docteur de Sorbonne, curé de St. Benoît et depuis archevêque de Bourges, lui administra le sacrement de l'extrême-onction. L'Ordre des Carmélites envoya lui demander sa bénédiction ; on parvint à lui faire entendre l'intention et les désirs de ces religieuses; il leva la main en signe de cette volonté.

Il fut cependant administré le lendemain, jour de la Nativité, par Robert Duval son neveu. Le bruit de sa maladie fit beaucoup de sensation à Paris. Le nonce du pape envoya son auditeur pour savoir s'il était en état d'être vu. Cet auditeur prévint que le nonce donnait au malade sa bénédiction et indulgence apostolique.

Sur le soir du même jour, 8 septembre 1638, arrivèrent les deux autres neveux d'André Duval, Robert Cuvernon, docteur de Sorbonne, curé de St-Prix, et doyen rural de Montmorency, fils unique d'une de ses soeurs, et M. François Duval, avocat au Parlement. Prévenu de leur arrivée, il s'efforça en levant un peu la main de leur donner sa bénédiction : il passa la nuit dans un profond assoupissement.

Quelques instants avant sa mort, sa vue devint éclatante et lumineuse, ses yeux étaient fixes, il poussa ensuite quelques soupirs et mourut tranquillement le jeudi 9 septembre 1638, âgé de soixante et quatorze ans sept mois vingt-cinq jours.

Madame la Présidente de Lamoignon, qui avait toujours honoré André Duval pendant sa vie, voulut encore lui donner des marques d'attachement après sa mort. Elle demanda avec instance à couvrir le linceul où le corps était renfermé. Toutes les maisons religieuses de Paris envoyèrent plusieurs de leurs membres pour lui jeter de l'eau bénite et témoigner les regrets que sa mort occasionnait.

Il avait demandé par son testament à être inhumé dans l'église de Sorbonne à l'entrée, auprès de M. de Gamaches son ami. Il avait par ce même testament légué son coeur aux Dames Carmélites de Pontoise.

Le 17 septembre 1638, son corps fut transporté en l'église de Sorbonne et suivi de tous les docteurs et d'une très grande quantité de personnes de qualité, il fut inhumé après le service. Depuis la construction de la nouvelle église bâtie par les soins du Cardinal de Richelieu, il a été transporté dans la cave.

On trouve étrange que M. Duval ait été exposé sans avoir le visage découvert, comme les autres ecclésiastiques de son temps, parce qu'aussitôt sa mort, son teint devint beau, agréable et sans rides ; on n'y remarquait plus les rougeurs auxquelles il avait été très sujet pendant sa vie.

Le lundi de la semaine suivante on célébra en Sorbonne, pour le repos de son âme, un service solennel auquel se trouvèrent le Nonce du Pape, plusieurs évêques, gens de qualité et tous les Docteurs.

L'oraison funèbre fut prononcée par M. Roland Hébert, archevêque de Bourges.

On célébra pour lui des services à Pontoise et dans les autres villes où il y a des Carmélites. Celles de Paris firent graver son éloge sur le marbre ; celles de Saint Denis n'ont pas fait moins, elles firent prononcer son oraison funèbre par le Père de Morlaix, capucin. Les Pères d'Attichy et Daultery firent aussi des oraisons

funèbres, Fun aux Carmélites de Gisors et l'autre en l'église de St. Maclou de Pontoise.

Les Carmélites de cette dernière ville choisirent un jour pour la sépulture du cœur de M. Duval qu'il leur avait légué. La messe fut célébrée par M. le Grand-vicaire d'Aguilanguy. Le Baillage et les plus notables personnes de la ville y assistèrent. L'oraison funèbre [46] fut prononcée par M. de Machy, docteur de Sorbonne et curé de Ste Geneviève des Ardents à Paris.

Le cœur, qui avait été enfermé dans une boîte d'argent, fut ensuite porté par M. Robert Duval, son neveu, en une chapelle du dedans du monastère où il fut placé près du tombeau de la Bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation. On y a posé depuis l'inscription suivante :

«À la mémoire perpétuelle du vénérable André Duval, prêtre, Docteur de Sorbonne et professeur royal en théologie, doyen de la Sacrée Faculté de Paris, l'un des trois premiers supérieurs de l'ordre de Notre-Dame du Mont Carmel en France, premier fondateur de ce monastère, par le don qu'il fit de sa maison pour l'établir, duquel continuant jusqu'à sa mort d'avoir un soin spécial, pour dernier témoignage de son affection, il ordonna que son cœur serait posé en cette chapelle, auprès du tombeau de la Bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, à laquelle il avait donné l'habit de religion, assisté à son trépas et écrit l'histoire admirable de sa vie. Cet homme de Dieu puissant en œuvres et en paroles, ayant par l'espace de quarante ans qu'il a fait leçon de théologie, servi et soutenu l'Église jusqu'au péril de sa vie et renversé l'orgueil de ceux qui s'élevaient contre son autorité et du Saint Siège apostolique, les souverains pontifes, pour reconnaissance de son grand zèle, l'ont honoré du titre de bouclier inexpugnable de la piété chrétienne. Les puissances tant ecclésiastiques que séculières l'ont estimé et consulté comme un oracle ; les pauvres et les affligés l'ont recherché comme leur unique refuge et support ; tout le monde a admiré sa droiture et intégrité, et la profonde humilité de son cœur dans le généreux refus des dignités qui étaient dues et qui ont été souvent offertes à la grandeur de ses mérites: ainsi après avoir rempli l'Église de l'odeur de ses vertus et des fruits de sa doctrine, après avoir vu l'Ordre pour la fondation et avancement duquel il a souffert d'incroyables travaux multiplié jusqu'au nombre de 50 monastères, il décéda saintement dans le fameux Collège de Sorbonne un jeudi 9 septembre l'an de grâce 1638, âgé de soixante-quatre ans, sept mois, vingt-deux jours».

Le Cardinal de la Rochefoucauld, qui avait honoré d'une affection bien sincère André Duval pendant sa vie, envoya témoigner à son neveu combien il était sensible à sa mort. M. le Chancelier et M. le Premier Président firent de même. [47]

Le pape Urbain VIII ayant appris cette mort, dit que l'Église perdait un fidèle serviteur. Le Cardinal Barberin, neveu de ce pape, écrivit au nonce de lui envoyer une des gravures du portrait d'André Duval. Madame la duchesse de Guise en envoya plusieurs à Rome pour plusieurs cardinaux qui avaient connu M. Duval par les ouvrages qu'il avait donnés au public.

M. Miron, archevêque et primat de Lyon, prétendit avoir le droit de faire porter la croix devant lui dans Paris. L'Archevêque de Paris s'y opposa, et envoya M. Duval au Cardinal Spada, nonce du Pape, au Cardinal de Bérulle et à M. de Marillac garde des sceaux, et termina cette affaire en faveur de l'Archevêque de Paris.

Ce même archevêque voyant dans la suite le portrait d'André

Duval, dit : «Voilà l'image d'un homme qui n'a jamais eu de bénéfices ; — cela est assez commun à beaucoup, — mais qui n'a jamais voulu en avoir, — cela est très rare et presque sans exemple».

Le Cardinal de Richelieu confia à M. Duval les sujets de mécontentement qu'il avait du garde des sceaux M. de Marillac, il ajouta qu'il savait qu'il était lié avec ce dernier, qui avait offensé le Roi et causé des troubles dans l'État. M. Duval répondit au Cardinal qu'il avait toujours estimé la vertu et la piété du Garde des sceaux, mais qu'il honorait et respectait les ordres du Roi, qu'au surplus il ne se mêlait pas des affaires de l'État.

Le duc de Guise proposa trois sujets au Roi pour l'archevêché de Reims, M. Duval était de ce nombre et il fut nommé ; mais il sollicita si vivement que le Roi, pour ne pas le désobliger, consentit à ne point lui donner cette place.

Le peintre Michel Ange, un des plus habiles de son siècle, tira le portrait de M. Duval par adresse. L'amitié qu'on avait pour ce docteur, ne permit pas qu'on le tint plus longtemps caché ; le même peintre en fit deux autres, dont l'un parvint à saint Vincent de Paul qui l'exposa à Saint-Lazare, de manière que M. Duval s'en aperçût.

Si par son testament M. Duval consentit à léguer son cœur aux Carmélites de Pontoise, ce fut dans l'intention de rappeler son souvenir à sa famille et d'obtenir des prières. Il laissa tout son patrimoine à son frère unique qui était marié.

Robert Cuvernon, son neveu, obtint de lui quelque aumône pour l'édification de l'église de St-Prix; il lui demanda s'il ne trouverait [48] pas bon qu'il employât l'argent au rétablissement des vitres où on mettrait quelques marques de son nom. M. Duval s'y opposa. Cependant après sa mort, M. Cuvernon fit peindre un saint Nicolas aux pieds duquel M. Duval est à genoux.

La chaire de Lecteur en théologie ne lui rapportait annuellement que 700 livres. Il n'avait aucun meuble ni habit précieux ; jamais il ne porta de soie ni de velours ; sa chambre n'était pas même tapissée ; il n'avait qu'un lit et cinq chaises couvertes de serge violette, sans crespines ni boutons; on ne vit jamais chez lui de vaisselle d'argent.

M. de Montholon, conseiller d'État et intendant de la Maison de Montpensier qui était un de ses amis intimes, l'obligea cependant d'en accepter trois pièces propres à servir aux malades, mais il n'en fit personnellement presque aucun usage. Il lui fit également présent d'un carrosse et deux chevaux en lui faisant observer que cela faciliterait ses oeuvres de piété, et qu'avec ce secours il pourrait aller en bien des endroits où son grand âge ne lui permettrait d'aller que très difficilement. M. de Montholon avait fait part de ce projet à M. de Marillac, mais ils ne purent ni l'un ni l'autre déterminer le Docteur Duval à se servir de ce soulagement ; il le refusa toujours constamment.

Il se démit de sa chaire de lecteur royal dans le temps où il avait le plus besoin du revenu qui y était attaché. Il ne crut même pas devoir retenir une pension, il fit des remerciements au garde des sceaux M. de Marillac, qui voulait en demander une pour lui au Roi.

Robert Duval son neveu, fut choisi pour lecteur royal en son lieu et place, de sorte que lui, son neveu et deux domestiques avaient 900 livres pour vivre et s'entretenir.

Quelque temps après sa démission, M. le Cardinal de Richelieu lui fit une pension de 600 livres par an qu'il lui avança quelques mois après. Le Cardinal de Richelieu lui fit dire qu'il voulait encore lui donner 600 livres, mais M. Duval le remercia, et le pria instamment de vouloir bien se souvenir qu'il n'y avait pas longtemps qu'il avait bien voulu lui donner une pareille somme, enfin qu'il ne l'avait pas encore dépensée.

Un jour qu'il voyait passer un grand nombre de mulets chargés au bagage de M. de Marillac qui allait faire un voyage avec le Roi, il dit à ce seigneur qu'il connaissait bien particulièrement [49] «Monsieur, que vous êtes pauvre !» M. de Marillac lui demanda pourquoi il disait cela. «C'est, lui répondit-il, parce que vous avez besoin de beaucoup de choses».

Lorsque quelques-uns des parents pauvres de M. Duval venaient le voir et lui demander quelques services, il les embrassait à bras ouverts, les recevait avec bonté et joie, et les assistait autant qu'il le pouvait faire, bien différent en cela de beaucoup de personnes qui se croient déshonorées par la pauvreté de leurs parents.

Il était si peu délicat pour le manger, qu'étant un jour à dîner chez M. le baron du Pesché, seigneur de Méry-sur-Oise, où il avait été invité, il mangea d'un potage à l'huile qui avait été fait pour un Père minime de la Compagnie, sans s'en apercevoir, croyant manger d'un potage fait avec de la viande.

Il fut particulièrement lié avec MM. Leclerc, Isambert, Guériteau et Charton, tous quatre docteurs en théologie.

Il rendit des services particuliers à ces deux derniers qui étaient ses compatriotes : il fut cause que Robert Guériteau, docteur en théologie, prêtre qui fut depuis chanoine en l'église royale et collégiale de Mantes, curé de Sainte-Croix en ladite église, quitta le collège de Pontoise où il régenta la première classe. M. Duval l'engagea à quitter cette ville et à retourner à Paris où il lui procura la régence de la quatrième classe des Grassins.

Robert Guériteau en sortit en 1611 pour aller demeurer au collège de Calvy. Le chanoine Faroul, qui a écrit sa vie, imprimée à Paris chez Villery, rue de la Vieille Boucherie, dit, à la page 24, que Robert Guériteau ne quitta le collège des Grassins que pour se rapprocher de la Sorbonne, et conférer plus commodément avec M. Duval son bon ami.

En vertu de ses degrés, il obtint la cure de Notre-Dame de Pontoise. Dans le même temps on lui désigna celle de Sainte-Croix à Mantes. Embarrassé sur le choix de l'un de ces bénéfices, il consulta le docteur André Duval, qui lui conseilla une seconde fois de quitter sa patrie, et d'aller se fixer à Mantes.

Jacques Charton lui fut redevable de la dignité de grand pénitencier de l'Église de Paris, qu'il lui fit obtenir lorsque M. Roland Hébert fut nommé archevêque de Bourges.

Ce ne fut pas seulement à ses compatriotes qu'André Duval rendit service. Il n'oublia point la ville de Pontoise qui l'avait vu naître. On trouve sur les registres de cette ville un acte de délibération [50] du 16 septembre 1633, inscrit au folio 63, par lequel les échevins et habitants nommèrent MM. Gabriel de Mouthiers lieutenant, François Duval échevin, et Nicolas Charton avocat, prévôts du Collège de Pontoise, pour aller trouver à Paris M. André Duval docteur et professeur du Roi en théologie, et M. Jacques Charton grand-pénitencier de l'Église Notre-Dame, à l'effet par eux de choisir et nommer une personne capable pour remplir la place de principal du Collège qui était vacante depuis plus d'un mois. MM. Duval et Charton choisirent et présentèrent aux députés de la ville de Pontoise, M. François Leroux, prêtre, bachelier en théologie de la Faculté de Paris, demeurant au Collège de Lisieux, qui fut reçu à l'Hôtel de Ville le 14 novembre suivant ¹.

Guillaume Duval cousin d'André, obtint une charge de lecteur royal de philosophie en l'Université de Paris. Plusieurs personnes ambitionnaient cette place et représentèrent à Henri IV, qu'André Duval en avait déjà une. « Je le sais bien, leur répondit le Roi, je connais la force de son esprit, il fera très dignement les deux fonctions », car Guillaume Duval était médecin, et obtint par la suite la charge de médecin ordinaire du roi Louis XIII.

La reine régente étant un jour à Saint-Germain, un grand prélat parla des mérites et de la singulière vertu d'André Duval. La reine répondit qu'elle avait toujours eu une estime particulière pour lui, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu qu'aux Carmélites de Paris, remplissant les actes de religion et de piété qu'il était obligé d'y faire en qualité de supérieur.

Louis XIII dont la conscience s'alarmait facilement, voyait avec plaisir les avis et les résolutions d'André Duval. Il témoigna plusieurs fois faire un état particulier de l'histoire de Barbe Avrillot, veuve du sieur Acarie, maître des Comptes à Paris, connue sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, parce que c'était M. Duval qui en était l'auteur.

Le Cardinal de Richelieu qui savait connaître le prix et le mérite des personnes, fit paraître combien il estimait André Duval. Il préféra son témoignage à celui de grand nombre de personnes très illustres, lorsqu'il fut question de déposer en l'information qui fut faite de ses vie et moeurs au

¹ Cette délibération porte le n° XXXIX du Registre de 1508 à 1683, édité par M. Mallet, maire de Pontoise (Publications de la Société historique du Vexin), t. I, 1899, p. 55 (*Éditeur*).

Parlement, pour être admis et reçu au [51] nombre des ducs et pairs. M. Duval fut choisi par ce cardinal pour être l'unique témoin du second ordre de l'Église.

André Duval fut très sensible à la disgrâce de M. de Marillac, garde des sceaux, qui avait sourdement cherché à perdre le Cardinal de Richelieu. M. de Marillac fut envoyé à Glatigny près Versailles en 1631. Le secrétaire d'État, M. de Loménie, lui retira les sceaux de la part du Roi. M. de Marillac fut ensuite emprisonné au château de Pise où il mourut accablé de vieillesse, de regrets:-et de langueur, le 7 août 1632, suivant le rapport de Mézeray et de De Serres dans son *Inventaire général de l'Histoire de France*, pages 1011 et 1163. Telle fut la fin d'un des amis d'André Duval. Le Maréchal de Marillac frère du Garde des sceaux, fut enfermé à Pontoise, ensuite à Rueil ; il fut décapité en place de Grève à Paris, au mois de mai de la même année 1639.

André Duval contribua selon ses moyens à l'ornement et à la décoration du lieu de la naissance de saint Bernard.

Le père Dom Malachie, de la congrégation des Feuillants, a fait le catalogue de tous ceux qui ont aidé à la réédifier un lieu si illustre et dans ce catalogue il donne beaucoup d'éloges au docteur André Duval.

M. Robert, qui a fait le catalogue des archevêques et évêques de France, en un livre intitulé *Gallia christiana*, en faisant mention de M. de Bourbon, 84^e archevêque de Rouen, s'exprime ainsi :

«*Carolus permittit ædificationem Carmelitarum Pontisare calend. decemb. ann. 1604, domina Briantea fundatrice, et Andrea Duval, doctore Sorbonico et regio theologiæ professore eruditissimo ac religiosissimo, ædes liberaliter concendente*».

Guillaume Duval, docteur en médecine et lecteur du Roi, dans son éloge des professeurs du Roi en l'Université de Paris, n'a point oublié celui d'André Duval son cousin.

Simon Faroul, prêtre licencié ès droits, protonotaire du Saint Siège apostolique, doyen de l'Église royale Notre-Dame de Mantes, et M. Le Cousturier secrétaire du Roi, qui tous deux ont écrit la vie de Robert Gueriteau, fondateur des Ursulines de Mantes, donnent aussi les plus grands éloges au docteur André Duval.

L'archevêque de Rouen, qui avait étudié en théologie sous M. André Duval, s'exprimait ainsi en parlant de lui : «Nous disons en Sorbonne notre Mère la Faculté de Théologie, mais nous [52] pouvons dire notre Père M. Duval, lequel s'il n'a point été évêque, a été néanmoins le maître de la plupart des évêques de France, comme on disait autrefois de Salvian, évêque de Marseille».

Ce même archevêque a honoré la mémoire d'André Duval en mettant son nom à la règle et au commencement des entretiens qu'il a donnés au public pour l'exposition des cérémonies de la Messe.

«Nous commençons, dit-il, très à propos à parler du Sacrifice, ensuite de la Solennité que nous avons faite ce matin de l'anniversaire d'un homme de Dieu, M. Duval, supérieur des Religieuses Carmélites de France, Docteur de l'Église, qui a tant révééré le Sacrifice, et soutenu la vérité de l'Église par sa doctrine et par ses exemples».

Ce n'est pas seulement en France que la mémoire de M. Duval a été honorée, de son vivant et même après sa mort. Elle l'a été également en Italie. Voici la copie d'une lettre que le Cardinal Arragoni, président et chef de la Congrégation des Cardinaux, lui écrivit :

«Monsieur,

Notre Très Saint Père le Pape, et cette Sacrée Congrégation du Saint Office ont en telle réputation le zèle catholique et la saine doctrine dont vous faites profession, qu'ils n'avaient pas besoin que vous le témoignassiez par oeuvres externes ; néanmoins, le livre que vous avez publié cette année, *De supremâ Roinani pontificis in ecclesiam potestate*, a si bien confirmé l'opinion que Sa Sainteté a eue de votre bonté et suffisance que Sa Sainteté fait état que vous ferez paraître en toutes occasions, combien vous êtes porté et affectionné à la défense de la dignité et autorité du Saint Siège et des Souverains Pontifes. L'on tient pour tout assuré que vous ferez réimprimer ce livre en ce que votre

modestie et la candeur d'une véritable et sincère religion vous l'ont fait soumettre au prudentissime jugement de Sa Sainteté, et de Messeigneurs les illustrissimes généraux inquisiteurs cardinaux mes collègues, lesquels sont d'autant plus satisfaits de votre promptitude, qu'ils ont toujours reçu et considéré cet œuvre avec le même sentiment que vous l'avez envoyé, et qu'ils [53] l'ont regardé avec beaucoup de recommandation de vos mérites et beaucoup d'estime de votre personne. Sur quoi je finis, m'offrant et recommandant à vous de tout mon cœur.

De Rome ce 26 juillet 1614.

Signé : Votre bon frère,
POMPEO, le cardinal ARRAGONI ».

Voici la copie du Bref que le Pape Urbain VIII adressa à M. Duval :

«Dilecto fluo Andreæ Duvallio, sacræ theologiæ in collegio Sorbonico professori, Urbanus papa octavus etc...

Urbain VIII, pape, salut et bénédiction apostolique à notre bien aimé fils André Duval, professeur en la Sacré Théologie au Collège de Sorbonne.

« Le royaume du ciel ayant été attaqué, depuis peu par delà, en l'autorité du Souverain Pontife, appelle à sa défense le boucher invincible de la piété chrétienne dont la France vous voit avec estime couvert et muni depuis un si long temps. Levez donc votre doigt, cher fils, et combattez par vos bons avis et vos pieux offices, afin que ces décrets soient promptement abolis, lesquels passant pour des paroles de précipitation pourraient devenir des causes de trouble et de tempête. Quant à l'ordre et à la manière que nous désirons être gardés pour l'exécution d'une affaire si importante, vous l'apprendrez de notre bien aimé fils le cardinal Spada, lequel vous promettra l'appui et la protection de notre autorité, de manière que n'étant point peu consolés, mais au contraire voyant vos soins beaucoup fortifiés de la confiance et espérance que nous avons en vos poursuites et travaux, nous recourons par prières instantes à Dieu qui règne dans l'éternité pour recevoir son secours, et nous vous accordons la «bénédiction apostolique.

Donné à Rome à Sainte Marie Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 7 mai 1626, et l'an troisième de notre pontificat.

Signé : JEAN CIAMPOLUS ».

Nous devons encore rapporter ici une lettre adressée au docteur André Duval, par le grand cardinal de la Rochefoucault. [54]

«Monsieur Duval, je me sens convié par raisons publiques et privées à me réjouir avec vous, comme j'espère que fera toute l'Église, de votre réponse au livre *De ecclesiastica et politica potestate*, en laquelle paraissent suffisamment comme par échantillon, votre piété et doctrine ; et ce que j'y ai admiré en particulier, c'est que tant de matières importantes, controversées et délicates, sont si pleinement traitées en un si petit volume. Ce jugement est universel de tous ceux qui l'ont vu icy en bon nombre et des principaux, etc...

Moréri, dans son *Dictionnaire historique*, parle de M. Duval comme d'un célèbre théologien qui a laissé plusieurs traités de théologie très estimés. Il ajoute qu'il dut à son mérite et à sa probité d'être choisi pour directeur général de tout l'Ordre des Carmélites en France.

En effet, il composa un livre intitulé : *Le feu d'Helie*, contre Pierre du Moulin, un des plus fameux ministres des Calvinistes. On a de lui une histoire de la vie des Saints de France, et des commentaires sur la Somme de Saint Thomas.

Il a fait une fondation au Collège de Sorbonne où l'on célèbre tous les ans l'office de l'apôtre Saint André son patron et a laissé tout son patrimoine à son frère unique qui était marié.

Avant de terminer ces mémoires, nous ne devons pas oublier l'affection que M. Duval avait pour les pauvres.

Le Cardinal de Lyon, grand aumônier de France, étant à visiter les prisonniers, il ordonna la délivrance d'une somme pour obtenir la liberté d'un homme détenu pour dettes, que M. Duval lui avait recommandé. Comme la somme que cet aumônier avait ordonné de donner n'était pas suffisante pour lui procurer son élargissement : «Il faut, dit-il, la donner toute entière, autrement M. Duval ne serait pas content, il nous ferait des reproches». Trait qui n'est pas moins généreux de la part du Cardinal de Lyon que de celle de M. Duval.

Il parut dans le temps deux gravures du portrait de M. André Duval. Elles sont toutes deux de M. Asne, célèbre artiste de son temps. C'est à ce sujet qu'un religieux feuillant a fait ce quatrain qu'on trouve dans la Chronique de St Romuald, page 438.

*Docte Duval, je trouve estrange
Qu'un Asne ait conduit son burin
Pour vous pourtraire sur l'airain,
Car c'estoit l'ouvrage d'un Ange.*

Au haut de la première de ces gravures, est une légende tirée de l'Ecclésiaste, verset 39 : *Ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiae suae, et in oratione confitebitur Domino.*

André Duval est représenté avec son habillement de docteur. Un ange muni d'une couronne de laurier la lui place sur la tête : au milieu du feuillage, on lit cette inscription latine : *Laurus ei danda*, ce qui forme l'anagramme de ses noms. Du milieu du corps de cet ange sortent des rayons resplendissants avec une légende : *Lux Dei vestigium ejus*, encore tirée de l'Ecclésiaste, verset 50.

Les nouveaux bâtiments de la Sorbonne sont derrière sa tête ; il a devant lui un Christ, sur la même table un encrier, une plume ; à côté, son chapelet avec une médaille ; une autre légende le traverse, et on y lit : *De supremâ Rom. ponti. in Ecclesi. autori.* Il a la main gauche placée sur un livre ouvert, sur lequel on lit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. Et portæ inferi non prevalebunt adversus eam.* Il y a au bas une inscription latine qui constate qu'il avait légué son corps à la Sorbonne et son cœur à Pontoise, sa patrie, et aux Dames Carmélites, ses élèves.

La seconde gravure représente son portrait dans un cadre ovale avec une inscription en français au bas. Elle fait mention de ses qualités, l'éloge succinct de ses vertus, de sa doctrine, et l'époque de sa mort et de son âge.

Voici plusieurs vers faits à sa louange :

*«Astra tenent Duvalli animnam, pia Sorbona corpus,
«Cor Domus hæc, tanti maxima Cura Viri.
«Sed quia dum vixit, fuit omnibus omnia, Totum
«Qui Cor totus erat, flebilis urna tegit».*

Ils étaient gravés en lettres d'or sur un marbre noir, dans l'église des Dames Carmélites.

EPITAPHIUM

*Pontisaræ patres infantem, Academia adultum
Instituit gremio, Sorbona docta virum.
Varus Ego Andreæ successor munera adivi :
Ornavi eloquio pulpita sacra meo.*

*Virgineas divo turmas moderamine duxi.
Carmeli rector, gramine pastor oves.
Ardua mens rigidis invicta laboribus ætas,
Concilio studiis integer, arte potens.
Pabula nunc vermis, deforme cadaver in urna
Conditur, in patriam spiritus umbra fugit.
Ad tumulum mærens ponebat Hippolitus Duval, Pontæsiæ Calend. Decemb. 1653.*

Je ne cite ici ces vers que parce qu'ils contiennent l'éloge mérité d'André Duval, car ils avaient été faits en l'honneur de Robert Duval son neveu, aussi docteur de la Maison et Société de Sorbonne et professeur royal en théologie.

D.O.M.

Ici repose le cœur de vénérable André Duval, docteur de Sorbonne, professeur du roi en théologie, doyen de la Sacrée Faculté de Paris, l'un des trois premiers supérieurs des Religieuses Carmélites de France, pour lequel M. Jean-Baptiste Duval, médecin du roi et de Son Altesse M. le prince de Condé, a fondé le neuf novembre, jour de son décès, la messe conventuelle : et pour lui et son épouse tous les lundis de l'année à perpétuité, une messe basse, et *De profundis*. Une le 5 avril pour Marguerite Duval, veuve de M. Duchaufour ; une le 26 août pour Marie-Thérèse Duval, une pour Jeanne-Marguerite Duval, et la procession du clergé de Notre-Dame en ce monastère au temps de Pâques, par actes passés devant Dauvray, notaire, les 27 novembre 1710 et 27 mars 1711. - *Requiescant in pace.* [57]

Entre autres auteurs qui ont parlé d'André Duval, je ne dois point oublier M. l'abbé de Fleury, prieur d'Argenteuil, dans son Histoire Ecclésiastique.

Avant de terminer ces Mémoires, j'ose croire que je ne déplairai point à mes lecteurs en leur rappelant le récit de l'injuste condamnation du Maréchal de Marillac dont j'ai parlé ci-dessus. Il avait tenu sur les fonts baptismaux, à Paris, un M. Honoré dont la famille, originaire de Pontoise, nous est alliée. Nous avons du Garde des sceaux son frère, les psaumes de David et les dix cantiques, imprimés en vers français.

Le Maréchal avait été arrêté prisonnier en Piémont au mois de novembre 1630. De là il fut conduit en France, ensuite mis au château de Sainte-Menehould, puis en la citadelle de Verdun.

On établit une chambre en cette ville, composée de quatre maîtres des requêtes, de deux présidents et de douze conseillers du Parlement de Bourgogne, par commission du 13 mars 1631, pour lui faire son procès. Le Procureur du Roi de cette fatale commission fit contre lui plusieurs procédures: il fut admis à proposer des faits justificatifs, mais cette Chambre fut révoquée.

On le conduisit depuis Verdun au château de Pontoise où il avait une sœur Carmélite, de là à Rueil près Paris où l'on établit une nouvelle Chambre par autre Commission du 12 mars 1632.

Elle fut composée en partie des premiers juges et de nouveaux jusqu'au nombre de vingt-quatre.

Le 28 avril suivant il fut mandé. Après qu'il fut entré dans la Chambre, De Château-Neuf, le garde des sceaux, qui avait sollicité des dispense ; du pape pour assister au jugement de ce procès parce qu'il possédait des bénéfices ecclésiastiques, osa lui montrer la sellette pour s'asseoir et lui demanda le serment.

Il eut la force de répondre qu'il était né gentilhomme du ressort du Parlement de Paris, et que le Roi l'ayant fait officier de sa Couronne, il le pria ainsi que ses juges de l'excuser s'il ne pouvait les reconnaître pour ses juges naturels ; qu'il avait proposé contre eux plusieurs moyens de récusation quoique sa volonté ne fût pas de les offenser. Il dit que M. de Bretagne lui était suspect en qualité de juge de la Commission. S'adressant ensuite au Garde des sceaux, il lui observa que

quoique sa volonté ne fût point de présider, la conjuration de ses ennemis aurait plus de pouvoir sur lui, [58] qu'il n'aurait envie de le condamner. Et quant à M. du Châtelet, qu'il devait rougir d'être un de ses juges, attendu qu'il avait manifesté par un écrit public le mal qu'il avait souhaité au Garde des sceaux, son frère, et à lui-même.

Il reprocha à de Moric les subornations, les menaces et les emprisonnements qu'il avait fait faire de plusieurs témoins produits, sans vouloir faire écrire et consigner la déposition de ceux qui tendaient à sa décharge; la spoliation de ses papiers sans inventaire préalable, et surtout des lettres du Roi, portant des ordres qui lui servaient de justification.

A la fin de ses discours, il ajouta qu'il avait dit la vérité, non pas pour défendre sa vie qui lui était plus à charge qu'à souhait, parce qu'il n'avait jamais craint la mort, mais pour garantir son honneur et sa réputation par une juste défense contre la violence de ses ennemis.

Après ce discours, il présenta sa requête de récusation générale, fondée sur le défaut de vérification de la Chambre de Rueil, établie en Cour souveraine par un injuste arrêt du Conseil. On le débouta de sa demande, et il fut ordonné qu'il serait passé outre au jugement de son procès.

Gamier, ancien avocat, dressa pour lui une nouvelle requête au Roi qui se la fit lire. Après avoir entendu les récusations proposées contre G. du Châtelet, il ordonna qu'il serait conduit comme prisonnier au château de Noisy d'où il fut transféré à Tours.

Les juges entrèrent à cinq heures du matin pour opiner. Ils étaient vingt-trois. Treize opinèrent à la mort, savoir: MM. le Garde des sceaux, Bullion, Le Bret, conseillers d'État, Moric, Prévôt, d'Arbelay et d'Argenson, maîtres des requêtes; Bouchu, président; Betagne, Catherine, Brenegat, Legrand et Jacob, conseillers du Parlement de Bourgogne qui pour la plupart avaient été légalement et justement récusés.

Les dix autres juges qui n'avaient point opiné à la mort, étaient MM. de Nesmond, Ville-Montée, Barillon, maîtres des requêtes Brebis, Laisné, Fiert, Frémyot, Bernardin, Moncret et Machecou.

Le Cardinal de Richelieu fut instruit de cet arrêt: il fit semblant d'en être étonné et ce fut par la plus perfide politique qu'il osa dire qu'il ne croyait point que les juges eussent dû condamner un homme de cette condition pour les cas à lui imputés.

La veille du jugement, M. de Marillac demanda à Gamier, [59] son avocat, si les dépositions des témoins le chargeaient assez pour le condamner. Il lui répondit qu'il n'y avait pas même de quoi le condamner en une amende. « Je vous crois, dit-il, mais je sais qu'il faut que je meure, j'ai affaire à une partie trop puissante ».

Deux jours après, il fut amené à Paris et conduit à l'Hôtel de ville par quelques compagnies de chevaux légers. Il fut mis entre les mains du Chevalier du guet par le nommé des Ruaux, commis à sa garde. Il lui fit faire lecture de l'arrêt par le greffier de la Commission et à la prononciation de ces mots : *Crime de péculat*, il ne put s'empêcher de dire que *cela était faux*, et quant à ces autres mots : *Ses biens acquis, et sur iceux pris cent mille livres*, il dit : *Je n'ai point cela de bien*.

On lui fit venir MM. Leclerc et Dupuis, docteurs de Sorbonne et deux Pères feuillants qu'il demanda. Après leur avoir parlé et confessé ses péchés, il reçut l'absolution. L'heure de son supplice venue, il descendit de la chambre où il avait été lié. On lui retira son habit et on lui coupa les cheveux. Il monta sur l'échafaud qui était au pied de l'escalier de l'Hôtel de Ville, avec un visage humilié et, ses prières faites, l'exécuteur lui demanda pardon. Il lui répondit que ce n'était pas lui qui le faisait mourir, mais ses ennemis. On lui coupa la tête. Elle fut inhumée avec son corps aux Feuillants de la rue Saint-Honoré. Son cœur fut apporté en l'église des Dames Carmélites à Pontoise, près de celui de sa femme qui était de la maison de Médicis.

OUVRAGES D'ANDRÉ DUVAL

Avant de terminer cet ouvrage, je dois dire que nous sommes redevables à André Duval, de la vie de saint Gautier, premier abbé de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise. Il l'avait tirée des anciens

manuscripts de ce lieu. On la trouve à l'époque du 30 mai dans la Vie des Saints, pages 612 et suivantes.

P. S. - Nous avons encore du vénérable André Duval, la vie de Barbe Avrillot, connue sous le nom de Sœur Marie de l'incarnation, née à Paris au mois de février 1565, morte à Pontoise en odeur de sainteté le 15 avril 1618, depuis béatifiée à Rome.

Plus l'approbation qu'il donna le 15 février 1634 au livre intitulé «*Latina interpretatio eximii pœmatis gallici a clarissirno D. Domino Arnauld d'Andilly, de Rebus a Christo gestis, elegantissime conscripti, auctore Petro Bastidæo, Tausiano, sacerdote ; editio secunda*» ; imprimé à Paris chez Pierre le Petit, imprimeur du roi, rue Saint-Jacques, au Signe de la croix d'or.

GÉNÉALOGIE DE MM. DUVAL ²

La famille de MM. Duval est fort ancienne à Pontoise. Michel Duval était procureur en cour laïe en cette ville en 1536, lors du procès-verbal de rédaction de la coutume de Senlis, où l'on trouve des noms précieux ainsi que dans les deux registres matriculaires de la très ancienne Confrérie aux Clercs de Pontoise. Dès 1520, je trouve le nom de Jeanne Fleury, qui était celui de sa femme. Et avant cette époque, deux Jean Duval.

En 1530, Robert Duval avocat et Nicole d'Eaubonne, qui en 1564 ³ ont eu pour fils le vénérable André docteur.

En 1600, les partages de la succession de Marie Lefébure, fille de Jean, entre Pierre Duval, procureur à cause de Françoise Lefébure sa femme.

En 1606 autres partages de la succession dudit M. Pierre Duval.

- 1°. entre M. François Duval, procureur ;
- 2°. Guillaume Duval, médecin, professeur de philosophie et Marie Le Comte, sa femme
- 3°. Jean Duval ;
- 4°. enfin, Eustache Le Couturier, premier du nom, médecin, à cause de Marguerite Duval, son épouse.

Elle est décédée le 29 mai 1636 et son mari le 6 février 1645.

Eustache leur fils, deuxième du nom, mourut en 1652. Et Guillaume leur fils, qui était aussi médecin, le 8 mai 1671. Il avait épousé demoiselle Claude Legros, fille d'honorable homme Jean Legros, marchand et bourgeois, et de Marguerite Bérenger.

De ce mariage plusieurs enfants, entre autres Marie Le Cousturier, femme de Nicolas Guillot docteur en médecine, conseiller du Roi, son procureur en l'élection de Magny et de Chaumont en Vexin. De là mon alliance à cause de ma femme, avec la famille Duval.

Je dois ce qui suit à M. Duval ancien conseiller au Châtelet.

GÉNÉALOGIE DE MM. DUVAL

1585
Jean Duval, médecin du roi.
Geneviève Thevenet.
1636
François Duval.

² Nous reproduisons ici la généalogie donnée par Guériveau, sans y rien changer. Elle est non pas inexacte, mais incomplète la série de notes additionnelles qu'elle exigerait est trop importante pour que leur intercalation soit possible. Nous espérons publier plus tard un recueil de généalogies vexinoises où celle de la famille Duval trouvera sa place. (Édit.).

³ Guériveau a écrit par erreur 1664. (Édit.).

Catherine Soret.

1665

François Duval.

Marie-Prudence Forest.

1732

François Duval, écuyer, conseiller au Châtelet.

Agnès-Elisabeth-Henriette Le Roy ⁴.

1762

François-Alexis Du Val, écuyer.

* * *

Jean DUVAL, médecin

Nicole MAITRE

ont eu treize enfants.

8 juillet 1611

Contrat de mariage

- | | |
|-----------------------|-------------------|
| 1. - Jean Duval | 28 juin 1613 |
| 2. - Marguerite Duval | 4 avril 1615 |
| 3. - Nicole Duval | 9 janvier 1617 |
| 4. - Françoise Duval | 13 novembre 1618 |
| 5. - Charlotte Duval | 18 février 1621 |
| 6. - Charlotte Duval | 8 mai 1622 |
| 7. - Thérèse Duval | 21 septembre 1623 |
| 8. - Marie Duval | 26 novembre 1626 |
| 9. - Marie Duval | 17 mars 1624 |
| 10. - Duval | 2 juin 1627 |
| 11. - Jeanne Duval | 11 février 1629 |
| 12. - Duval | 6 février 1630 |
| 13. - Duval | 5 mai 1631 |

Madame Nicole MAITRE, épouse de M. Jean DUVAL, médecin, est décédée le 19 mai 1631,

Jean DUVAL, médecin

Geneviève THIVENET

ont eu cinq enfants.

Contrat de mariage

4 juillet 1632

- | | |
|----------------------|-----------------|
| 1. - Hippolyte Duval | 14 février 1634 |
| 2. - François Duval | 18 mai 1636 |
| 3. - Simon Duval | 14 janvier 1638 |
| 4. - André Duval | 4 janvier 1639 |
| 5. - Simon Duval | 17 juin 1640 |

Le dit M. Jean DUVAL médecin est décédé le 21 août 1653.

Et Geneviève THEVENET son épouse le

Jean-Baptiste DUVAL, médecin 14 mai 1657

Marie BLOUIN ont été mariés

ont eu quatorze enfants.

- | | |
|-----------------------------|------------------|
| 1. - Marie-Jeanne Duval | 6 avril 1658 |
| 2. - Louis Duval | 2 octobre 1659 |
| 3. - Jeanne-Catherine Duval | 16 avril 1660 |
| 4. - Marguerite Duval | 27 novembre 1662 |
| 5. - Nicolas Duval | 2 janvier 1665 |
| 6. - Anne Duval | 22 mai 1666 |

⁴ Agnès-Élisabeth-Henriette Le Roy est fille de M. Georges Le Roy avocat qui a été ennobli ainsi que ses enfants et postérité mâle et femelle par lettres de Louis XV du mois d'octobre 1719.

7. - Marguerite Duval	13 septembre 1667
8. - François Duval	11 juillet 1669
9. - Madeleine Duval	9 mars 1671
10. - Jean-Louis Duval	7 octobre 1672
11. - Antoine Duval	22 juillet 1674
12. - Claude-Jules Duval	9 avril 1676
13. - Thomas Duval	9 février 1678
	décédé avocat en 1757
14. - Marie-Thérèse Duval	6 juin 1681

M. Jean-Baptiste DUVAL, médecin, est décédé le 20 juin 1691. Et Marie BLOUIN, le 4 mars 1709, âgée de soixante-dix ans.

[64]

François-Thomas DUVAL, écuyer,
lieutenant général de police à Pontoise,
Marie-Louise-Amable SEIGNEUR DE VAUCLUSE,
ont été mariés le 16 janvier 1747.

- | | |
|----------------------------------|-------------------|
| 1. - Marie-Amable Duval | 14 novembre 1747 |
| Carmélite 8 décembre 1771 | |
| 2. - André-Marthe-Thomas Duval | 30 septembre 1748 |
| décédé le 6 avril 1753 | |
| 3. - Amable-Thomas Duval | 24 septembre 1749 |
| a épousé le 17 août 1773 | |
| Angélique-Élisabeth de Monthiers | |
| 4. -Anonyme Duval | 19 novembre 1750 |
| décédé le même jour | |
| 5. - Marie-Alexandrine Duval | 24 mars 1752 |
| décédée le 2 septembre 1752 | |
| 6. -Antoine-François Duval | 24 février 1753 |
| décédé le... | |

M. François-Thomas DUVAL, écuyer, lieutenant général de police, est né le 3 février 1714 et décédé le 9 juin 1754, à Pontoise.

Marie-Louise-Amable SEIGNEUR, née le 28 février 1731, baptisée le premier mars suivant.

NOTA. — Demoiselle Anne Duval, fille de M. Jean-Baptiste Duval, médecin et de Marie Blouin, née le 22 mars 1666, fut tenue sur les fonts de baptême par M. Mellon Soret, docteur de Sorbonne, curé de St-Maclout et par demoiselle Marie Du Tillet, épouse du sieur Pointier, de la paroisse de St-Ouen.

Le 2 août 1682, demoiselle Anne Duval, sous le nom d'Anne-Marie du St-Esprit, prend l'habit de Carmélite à Pontoise, fait profession les 11 et 14 novembre 1683.

Elle est morte aux Carmélites de Pontoise le 24 juillet 1727, âgée d'environ soixante et un ans.

Nous avons son portrait.

Notice tirée des manuscrits inédits de Louis-Denis-Côme GUERITEAU, Procureur au Baillage de Pontoise et publiée par J. DEPOIN secrétaire de la Société historique du Vexin; 1909.